

La Centrale

Elisabeth Filhol

ROMAN



Elle est un peu comme le Moloch de la Bible. Ou comme l'usine divisée du *Metropolis* de Fritz Lang qui dévore ses ouvriers. Un dieu et un monstre à la fois, sans affect, énorme et froid, imperturbable, « *impénétrable, indestructible* ». Un corps de béton gris dans lequel sommeille « *une énergie colossale, contenue, tout est là, dans un confinement qui ne demande qu'à être rompu pour donner toute sa mesure* ». Elle, c'est « la centrale » - entendez, plus précisément, centrale nucléaire, et même CNPE, Centre nucléaire de production d'électricité -, non seulement décor, mais objet, voire sujet, de ce premier roman remarquable. Pleinement ancré dans le monde contemporain. D'une construction faussement simple - de fait, très savamment architecturée, disloquant notamment la chronologie de façon troublante. D'un bout à l'autre fermement conduit par Elisabeth Filhol, dont la phrase élastique, volontiers longue et jalonnée d'incises dès lors qu'elle s'emploie à patiemment et rigoureusement exposer ou décrire - un paysage naturel ou industriel, une situation, un rêve -, sait aussi se faire courte et nerveuse lorsqu'il s'agit d'épouser les pensées, les désarrois, l'anxiété ou l'effroi de ses personnages.

Il n'y a là pas d'ambiguïté : c'est à leurs côtés que se tient l'écrivain. Dans le camp des hommes - et non dans celui, sans âme et sans cœur, de la centrale. Au plus près donc de Yann, le narrateur du roman, jeune homme qui, de mars à octobre, avec des milliers d'autres comme lui intérimaires et précaires, traverse la France, d'une centrale nucléaire à une autre - il y en a dix-neuf en tout -, pour accomplir son travail de maintenance des réacteurs. Outre Yann, on croiera aussi Loïc, Jean-Pierre, Bernard, d'autres encore... Les uns accomplissant leur tâche avec raison et componction ; d'autres mus davantage par le goût du risque, une dépendance à l'adrénaline. Quoi qu'il en soit, composant tous ensemble une fraternité masculine, itinérante, hiérarchisée mais solidaire, « *chair à neutrons* » unie par sa mission commune, par aussi la conscience du danger, de la menace omniprésente de l'irradiation, de la surexposition - menace qui, au fil du roman, ne cesse imperceptiblement de s'amplifier et de s'intensifier.

Extrême précision documentaire et narration très incarnée : Elisabeth Filhol tient ces deux fils, les suit l'un et l'autre, les croise et les tisse, pour former un tissu romanesque extrêmement original et convaincant. La minutie froide, radicale, presque envoûtante des développements techniques et scientifiques, qui sont comme autant de plongées hyperréalistes dans le monde de l'industrie nucléaire ou dans celui,

infiniment petit et anxiogène, de l'atome et de la fission, participe pleinement du dispositif narratif de *La Centrale*. Confrontant la fragilité des hommes à la froideur, la complexité, l'inaccessibilité, mais aussi la séduction puissante de la technologie. Interrogeant, sans militantisme mais avec beaucoup d'humanité, la validité du sacrifice que le monde moderne exige de l'homme.

Nathalie Crom

Telerama n° 3130 - 09 janvier 2010